

Hors d'haleine, tremblant de hâte et de colère,
 Le doyen des fermiers leur raconta l'affaire,
 Et quand il eut fini, le maître charbonnier
 Remplit sa poire à poudre et boucla son carnier.
 C'était un grand vieillard aux traits durs et moroses;
 Il avait vu beaucoup de pays et de choses
 Et savait lire. "Ainsi, leur dit-il, vengeons-nous,
 Vengeons-nous dès ce soir!... Ces Prussiens sont des loups
 Qui nous dévoreraient, si nous les laissons faire.
 Ils nous prendront jusqu'au dernier lopin de terre,
 Ils viendront se gorger de notre vin vermeil
 Et dégourdir leur sang à notre chaud soleil...
 Nous sommes la lumière, eux, ils sont les ténèbres!
 Donc, en marche, et traquons à mort ces loups funèbres!
 Je sais où doit passer un de leurs régiments.
 Venez tous, et ce soir, contre les Allemands
 Ce que nous défendrons, avec notre existence,
 Ce sera le joyeux et libre sol de France!"
 Il dit et se leva. Son profil maigre et fier
 Se découpait en noir sur le couchant d'or clair.
 Ayant pris son fusil, il partit, l'air tranquille,
 Comme pour une chasse, et derrière, à la file,
 Dans un sentier bordé de genêts et de houx,
 Graves, silencieux, ils le suivirent tous...
 Ils marchaient, et la nuit tombait, et les nuées
 Où les éclairs perçaient de blafardes trouées,
 Dans le ciel orageux amassaient leurs plis lourds.
 L'averse ruisselait... Ils avançaient toujours.
 Enfin le charbonnier sur le bord d'une pente
 Fit halte, et, leur montrant la profondeur béante,
 Murmura lentement : "C'est par là qu'ils viendront."

Dans la roche un ravin s'ouvrait, et d'un seul bond
 Descendait brusquement au fond d'une clairière.
 Un torrent s'y creusait un étroit lit de pierre,
 Et la route longeait à pic le cours de l'eau.
 Du creux de ce couloir au sommet du plateau,
 Selon l'effort du vent, la voix d'une cascade
 Arrivait jusqu'aux gens placés en embuscade,
 Tantôt comme un fracas de chevaux au galop,
 Et tantôt comme un faible et limpide sanglot.

Les paysans ayant barricadé la route,
 Attendaient, accroupis, pleins d'angoisse et de doute.
 Soudain, vers le ravin penchant son front noirci,
 Le charbonnier leur dit : "Écoutez!... les voici..."

En effet, à travers la pluie et la rafale,
 On distinguait un bruit confus... Par intervallo
 La rumeur s'accroissait; de brefs commandements
 Retentissaient pareils à des craquements,
 Et les éclairs faisaient briller les baïonnettes,
 Et déjà des soldats les voix montaient plus nettes.
 Le charbonnier cria : "Mort aux brigands! à mort!..."
 Et ce fut le signal... Sur ces hommes du Nord
 Les troncs d'arbres nouveaux et les quartiers de roche
 Croulèrent, comme si l'Argonne, à leur approche,
 Eût convulsivement secoué de son front
 Les rocs et les forêts pour venger son affront.
 Les grès lourds écrasèrent les Prussiens par vingtaines.
 "En avant! en avant!" hurlaient les capitaines
 Avec d'affreux jurons, mais ils hurlaient en vain;
 Les plus braves soldats tombaient dans le ravin,
 Fous de peur, et mouraient avec un cri sauvage,
 En songeant au clocher lointain de leur village.
 Les rouges coups de feu se croisaient; les blessés
 Râlaient en se tortant au revers des fossés...
 "Et maintenant, mes fils, marchons à l'arme blanche."
 Dit un vieux paysan. Et comme une avalanche
 De démons, dans la gorge on les vit se ruer,
 Pour armes ayant pris tout ce qui peut tuer
 Le hoyau du sarcleur, le fléau, de la grango
 Et la serpe... Ce fut une sombre vendange,
 Et les torrents gonflés, dans leur flot écumeant
 Itoulièrent plus d'un froidcadavre d'Allemand...

Lorsque tout fut fini, lorsque leur dernier homme,
 Le front dans les roseaux, dormit son dernier somme,
 Il se fit un silence; alors, terrible et fier,
 Debout sur le talus, tandis qu'un large éclair
 Promenait sur les bois sa silhouette immense,
 Le maître charbonnier cria : "Vive la France!"

ANDRÉ THEUMET.

Le Correspondant.

Spencer Wood, Résidence de notre Gouverneur, Sir N. F. Belleau.

"J'aime les nobles pares aux arbres réguliers,
 Comme on n'en voit hélas! plus guère qu'en gravure,
 Avec de la charmille et de grande escaliers
 Montés et descendus par des gens en parure."
 EMILE AUGIER.

Le plus beau domaine de Sillery, l'on peut dire du Canada, est sans contredit, Spencer Wood. Il a pris ce nom au temps où l'hon. H. M. Perceval, percepteur impérial des domaines à Québec, l'habitait, — c'est-à-dire de 1815 à 1830. Avant cette date, cette résidence était connue sous le nom de *Powell's Place*, d'après le général anglais Powell qui y résidait. Comme bien des royales villas de France et d'Angleterre, Spencer Wood a eu ses périodes de splendeur et ses années de décadence.

En se référant aux œuvres du poète anglais Kidd, publiées en 1830, on voit que du temps de l'hon. M. Perceval Spencer Wood, qu'il avait nommé ainsi d'après l'hon. Spencer Perceval, homme d'état en Angleterre et son parent, sinon son protecteur, on s'aperçoit, disons-nous, que Spencer Wood était en renom pour ses paysages, — Kidd y consacre un poème entier.

Spencer Wood contient maintenant quatre-vingts acres de terre, qui s'étendent en pelouse verte jus qu'à la cime du cap. Aux jours de sa plus grande splendeur, quand M. H. Atkinson, riche négociant de Québec, le possédait, cette demeure comprenait la propriété avoisinante, Spencer Grange; son étendue était d'au moins cent vingt acres.

Les galeries de peinture, objets d'arts, statues, fontaines, jardins d'hiver, serres à raisins, serres à fruits exotiques de Spencer Wood, faisaient l'admiration de tous les étrangers. Non satisfait des serres déjà construites autour de son petit château, M. Atkinson, éleva à grands frais pour les espèces tropicales une nouvelle serre de 100 pieds, sur la partie ouest de Spencer Wood, à Spencer Grange, qu'il venait de fonder. Au moyen de dalles de fer recouvertes de tuiles, il réussit à donner à la légère couche de terre superposée, une chaleur constante de 80° à 90°, en introduisant l'eau chaude. Lorsque la température au dehors était à 40° au dessous de zéro, que l'ouragan sévissait, que les froids atroces de janvier assombrirent la nature entière, l'intérieur de la serre était à l'œil ébloui, des massifs de verdure, des bosquets parfumés, où l'orange, l'amandier, le figuier, l'ananas, le laurier exhibaient leurs fruits d'or ou empourprés. Nous nous rappelons encore avoir vu à un des banquets de Lord Elgin un ananas monstrueux exhalant un parfum exquis, offert en don au noble comte par le propriétaire de Spencer Wood. Le plus grand triomphe de l'habile jardinier de M. Atkinson, M. Lowe, fut d'avoir conduit à maturité une banane (*musa cavendish hûni*) pesant 90 lbs. Celle produite en Angleterre par le célèbre horticulteur sir John Paxton, ne pesait que 112 lbs. On trouva si étrange un tel résultat dans le climat hyperboréen de Québec, qu'un dessin en fut envoyé et inséré avec un compte rendu dans l'*Illustrated News* de Londres.

À d'autres temps, c'était des surprises adroitement ménagées. Il y avait une fleur exotique, qui n'était en floraison que tous les cinq ans et dont la détonation se faisait entendre au moment où elle s'épanouissait comme un coup de fusil, — objet d'intérêt pour les convives.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions examiner toutes les merveilles d'art que l'habile M. Lowe avait créées.

Le jardin de Spencer Wood est décrit à la page 311 de *London's Encyclopedia of Gardening* et dans le *Gardener's Magazine* pour 1837, publiés à Londres. Mais, si fontaines, statues, tableaux et serres ont disparu, les ravissants paysages, les pittoresques points de vue existent encore. On y admire un réseau d'avenues ombragées par des chênes séculaires, des grands pins, de verdoyants érables. L'historique ruisseau St. Denis, par où Wolfe atteignit les hauteurs d'Abraham, borne le domaine à l'est, tandis que le ruisseau Belle-Borne, du temps de M. Atkinson, était la ligne de démarcation entre Spencer Wood et Woodfield, maintenant la résidence de M. J. Gibb, et en 1731, la villa de l'évêque Dosquet, qui lui donna le nom de *Samos*.

L'extrémité Est est ornée d'un petit cap, où l'on a érigé un Belvédère, et la pointe ouest est également couronnée d'un vide-bouteille. De ces deux endroits, l'on obtient des points de vue ravissants; mais laissons à un grave historien, (l'abbé Perland), la tâche de nous parler de ce paysage de Sillery si bien décrit dans ses notes sur Sillery:

"Une carte de Québec, par Champlain, marque à environ un lieue au-dessus de la ville naissante une pointe qui s'avance dans le Saint Laurent, et qui est désignée comme étant fréquemment habitée par les sauvages. Plus tard, elle reçut le nom de Puisseaux, du premier possesseur du fief Saint-Michel, qu'elle borne au sud-ouest.